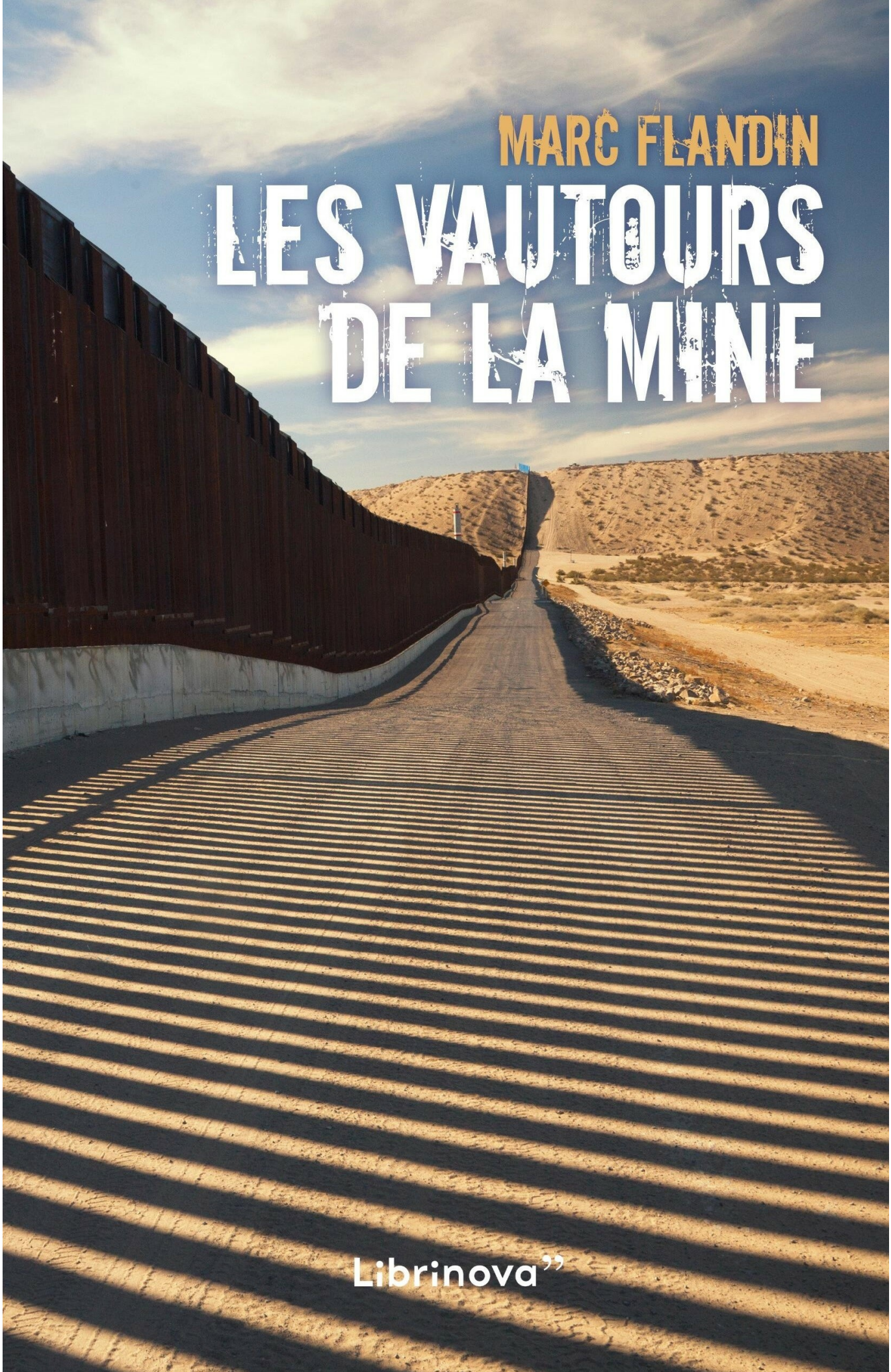

MARC FLANDIN

LES VAUTOURS DE LA MINE

Librinova

Marc Flandin

Les vautours de la mine

© Marc Flandin, 2024

ISBN numérique : 979-10-262-2324-5

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHANTAGE

Dans l'ascenseur je pensais au message que j'avais reçu au bureau : « Je vous attends à midi, suite 312, hôtel Crillon. Signé : Émeline Kadenke. »

Arrivé à l'étage, couloir vide. À droite suite 312 en lettres d'or sur la porte blanche. Je frappe. La porte s'ouvre. C'est l'atmosphère des palaces. Les portes ne claquent pas. Les tapis étouffent le bruit des pas. Les garçons d'étage glissent en silence. On craint de déranger le client.

C'est un homme qui m'a ouvert. Il est noir et doit mesurer près de deux mètres. Son costume et sa chemise lui vont comme une camisole de force à un taureau. C'est le cou qui fait penser au taureau. Je suis donc dans l'arène. Il m'invite à entrer d'un « s'il vous plaît » courtois, sans plus.

Elle est de dos devant la fenêtre. Elle a raison de contempler la plus belle place de Paris. L'obélisque, les pavés rescapés, le ciel bleu tourmenté de quelques gros nuages blancs, la Seine, l'Assemblée nationale et le dôme des Invalides. Grandiose.

La silhouette n'a rien de celle d'une Mama africaine. Elle se retourne. Elle est grande, élancée, la peau d'ébène sur laquelle brillent colliers, bracelets et bagues en or. Elle est vêtue d'un pantalon très large de couleur beige, comme le chemisier en soie. Le visage est long et fin. Deux grands yeux en amande et des cheveux mi-longs décrépis, raidis par la laque.

— Bonjour Monsieur De Fouquier. Merci d'être venu. Voulez-vous un whisky ?

J'accepte volontiers. « Sec avec glace. » Le colosse fait barman. J'attends. Elle me dévisage et sourit enfin.

— J'ai besoin de comprendre Monsieur De Fouquier. Mon père et l'homme que j'aimais sont morts. Je suis jeune et condamnée par la maladie. Et je ne peux plus rentrer dans mon pays.

D'une phrase le désarroi vient bousculer la tranquillité du luxe environnant. Séquence émotion. Il ne suffit pas de recouvrir les murs de tissu soyeux et de coller de l'or au plafond pour créer du bonheur. Elle a au moins le privilège de ne

pas vivre des dons de l'UNICEF ou d'être soignée par « Médecins Sans Frontières ». Le Crillon n'est pas le Sahel.

Comme je ne réponds pas, elle reprend :

— Je sais que si l'entreprise de mon père a échoué, c'est à cause de vous. Nous, les opposants, nous vous avons condamné à mort. Mais moi, je pense que vous pouvez nous être très utile et aider notre cause.

C'était donc ça. Me voici donc bouc émissaire. À ma droite, le bourreau. A-t-il déjà imaginé comment d'une clé de biceps il me fera péter les cervicales ? Et devant moi, l'égérie d'un opposant en exil. En est-elle l'ambassadrice ou se prend-elle du haut de ses vingt ans pour une Eva Péron d'Afrique noire ? En tout cas je représente pour elle celui qui a fait échouer les plans du papa. Si elle savait. Mais elle ne doit pas savoir. C'est plus simple pour elle de me considérer comme un principe d'explication. Je suis la cause mystérieuse d'événements qui ne se sont pas déroulés comme elle l'avait espéré. Mais qu'en savait-elle au juste des ambitions de son papa ? Je sens le pire revenir. Son pas me parut familier. Je croyais l'avoir oublié.

— Voyez-vous Monsieur De Fouquier, vous avez trois atouts majeurs. Ce qui vous rend indispensable.

C'est dit d'une voix si douce que l'on croirait entendre une déclaration d'amour. Comment autant de charme peut-il être au service d'une cause révolutionnaire ?

— Le premier est que vous êtes blanc, ce qui vous donne un masque de neutralité dans notre pays. Le second atout réside dans vos relations très proches avec le pouvoir en place, ici, au plus haut niveau. Et le troisième est votre courage. Courage et sang-froid que vous avez démontrés à maintes reprises, en Amazonie, en Afrique et en Europe.

Message reçu. Et je lui demande :

— Mademoiselle Kadenke, pourquoi servirais-je votre cause ?

La réponse tombe aussi sèche que son sourire ne l'est pas :

— Mais parce que vous aimez la vie, votre femme et vos enfants. Vous ne voudriez pas que votre bonheur s'arrête là, n’est-ce pas ?

D'un regard je vérifie la mine approbatrice du colosse. Un léger rictus, à peine

perceptible, me le confirme.

— Non, pas du tout. Mais qu’attendez-vous de moi ?

— Que vous nous aidiez. Je veux éliminer Basongo et son système.

— Comme vous y allez. Vous me prêtez plus de pouvoir que je n’en dispose. Je ne suis qu’un industriel qui achète du café dans votre pays. Je ne suis pas marchand d’armes. Si vous envisagez de déclencher une guerre tribale je n’ai aucune compétence en la matière. Je ne suis ni mercenaire, ni politicien…

Elle m’interrompt.

— Le Capitaine est mort sous vos yeux, à ce que je sache… Comment cela s’est-il passé ? J’ai besoin de savoir…

— Vous le savez comment ça s’est passé…

— Je l’ai lu dans les journaux.

— Mais je n’ai rien à y ajouter. Le ministre de l’Intérieur a expliqué l’affaire…

— Vous n’êtes pas très coopératif Monsieur De Fouquier. Je m’attendais à plus de compréhension de votre part.

Je m’impatiente.

— Mais Mademoiselle vous me demandez des choses qui ne sont ni de mon ressort ni de mes compétences.

— Vous ne savez pas encore ce que je vous demande. Je sais que vous n’êtes pas marchand d’armes. Là n’est pas le propos. Vous, vous pouvez nous aider à plaider notre cause auprès de votre gouvernement. Après ce qui s’est passé on vous écoutera. Vous allez faire du lobbying pour nous. Nous voulons en finir avec la dictature et donner son vrai rôle au parlement. C’est de démocratie dont je vous parle.

— Je comprends. Mais il s’agit là de politique, de relations entre états, de problèmes géostratégiques et financiers. Une fois encore, je n’ai aucune légitimité dans ce domaine pour espérer obtenir des résultats…

Elle m’interrompt.

— Qui n’essaie rien, n’obtient rien. Pour espérer gagner au casino, encore faut-il s’asseoir autour d’une table de jeu. Et puis je vous le répète, vous nous devez bien ça. Puis-je compter sur vous ?

Ai-je le choix ? Ma réponse va être déterminante. Gagnons du temps.

— Bon. Je vais voir ce que je peux faire. Mais croyez-moi on m’écoutera d’une oreille polie, sans plus. Ne vous faites pas d’illusion.

— Très bien. Je savais que je pouvais compter sur vous. À bientôt Monsieur De Fouquier.

Je n’ai plus qu’à m’éclipser.

— Monsieur De Fouquier ?

— Oui

— Tenez, voici mon numéro de portable où vous pourrez me joindre...

Édouard De Fouquier porte fier. Grand, visage allongé marqué par un nez aquilin et des yeux bleu acier, cheveux courts, on l’aurait bien vu en grande tenue de général bonapartiste. Il n’est ni général, ni bonapartiste. L’expression de son regard charmeur adoucit cette froideur naturelle.

LE VIRTUOSE DU SCALPEL

Ce soir-là, Édouard et Nathalie, son épouse, dînaient chez leurs amis Kessler. Madame est une blonde au déhanché sensuel malgré de légères rondeurs dues à un penchant pour la bonne chère. Ses yeux verts émaillés d'éclats jaunes et bleus, bien qu'un peu trop rapprochés, lui donnent un air coquin. Les Kessler habitent un grand appartement avec impasse privée et maître d'hôtel. Jean, jeune plasticien en vogue, au charme et au talent reconnu était, depuis peu, la coqueluche de ces dames. Un chirurgien opérant d'avantageux liftings à des femmes pas toujours très âgées mais toujours très fortunées. Un remède temporaire et illusoire au vieillissement naturel des cellules, qui bien souvent supprime toute expression aux visages.

Édouard De Fouquier écoutait d'une oreille distraite les causeries mondaines et n'avait d'yeux que pour elle. Il se disait que cette femme avait « du chien ». Kessler s'en rendit compte et lui susurra à l'oreille :

— Elle est américaine et l'épouse d'un richissime homme d'affaires sud-africain, un dénommé Goldwater. Je doute que ce soit son vrai nom car il possède des mines d'or à Johannesburg. C'est une de mes clientes. Quel âge lui donnes-tu ?

Édouard sans la quitter du regard répondit :

— Quarante-cinq, cinquante. Moins de cinquante ans en tous cas.

Le virtuose du scalpel lâcha avec fierté :

— Elle a soixante-cinq ans.

— Mais tu fais des miracles ! Elles doivent t'adorer. Quel bonheur de leur prolonger le droit à la séduction !

— Tu as tout à fait raison, c'est essentiel pour le moral. Tu me donnes une idée : je vais demander au gouvernement d'inclure la chirurgie esthétique dans les actes chirurgicaux remboursés par la Sécurité Sociale. Le moral des citoyens n'est-il pas leur préoccupation première ? On a bien un ministère de la Culture, censé apporter aux citoyens des moments de calme existentiel et d'épanouissement sensoriel ! Bonne idée, non ?

— C’est une bonne mesure, bien démagogique. Ça devrait leur plaire… Mais je crois qu’en guise de culture, ce sont les matchs de foot et les rave parties qui font recette auprès du public plutôt que les peintres hollandais !

BACK HOME

L’atmosphère enfumée, les digestifs et les conversations qui s’épuisent, par manque de sujet, finissent par fatiguer les corps et les esprits. À minuit les De Fouquier quittèrent leurs amis. Dehors, l'air frais contrastait avec l’atmosphère tabagique de l'appartement. En silence, bercés par le ronronnement régulier de la grosse cylindrée, ils laissaient le charme de Paris by night les envahir. La place de la Concorde que l'on découvre en venant de la rive gauche, les Champs-Élysées, toujours animés, même après minuit, l'avenue Foch, aussi célèbre pour ses somptueux immeubles que pour ses pensionnaires de luxe. Porte Dauphine, le drive-in des couples échangistes créait un bouchon incongru, les voitures roulaient au pas, ils furent contraints de ralentir. Après la place ils s’engagèrent sur le périphérique pour rejoindre l'autoroute de l'Ouest qui les mènerait à Marnes-La-Coquette, village de l'Ouest parisien.

— Tu veux bien qu'on ouvre le toit ? Il fait bon ce soir, dit Nathalie. Édouard appuya sur un bouton et une partie du toit coulissa.

Elle posa la tête en arrière et ferma les yeux. Installée dans le large fauteuil de cuir, l’air tourbillonnant ébroua ses cheveux blonds. Son repos fut bref.

— Demain il y a le conseil de classe de Pauline, j'imagine que tu ne pourras pas y aller ?

— Hélas, je crains bien que non. Elle va passer en sixième, au moins ? C'est important la sixième. J’espère qu'ils ne vont pas la faire redoubler sous prétexte qu’elle a deux ans d'avance.

— Si c'était le cas, on pourrait l'inscrire à l'école bilingue. Apprendre une nouvelle langue la fera avancer.

— C’est une bonne idée. Tu sais où il s’en trouve près de chez nous ?

— Non, je vais me renseigner.

Nathalie rouvrit les yeux. Et sans même regarder Édouard lâcha :

— Elle t’a plu cette jeune avocate ce soir. C’est vrai qu’elle a du chien. Je déteste quand tu regardes les femmes en ma présence. C’est très désagréable